

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



« Poème, oui, puisqu'il faut s'égarer »

Louise Dupré, *Tout près*, Montréal, le Noroît, 1998, 96 p.

André Brochu, *L'inconcevable*, Laval, Trois, 1998, 222 p.

Jean Duval, *Les sentiments premiers*, Laval, Trois, 1998, 78 p.

Hugues Corriveau

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1999). Compte rendu de [« Poème, oui, puisqu'il faut s'égarer » / Louise Dupré, *Tout près*, Montréal, le Noroît, 1998, 96 p. / André Brochu, *L'inconcevable*, Laval, Trois, 1998, 222 p. / Jean Duval, *Les sentiments premiers*, Laval, Trois, 1998, 78 p.] *Lettres québécoises*, (94), 43-44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louise Dupré, *Tout près*, Montréal, le Noroît, 1998, 96 p.
André Brochu, *L'inconcevable*, Laval, Trois, 1998, 222 p., 20 \$.
Jean Duval, *Les sentiments premiers*, Laval, Trois, 1998, 78 p., 13 \$.



« Poème, oui, puisqu'il faut s'égarer »

Tension entre le désespoir, l'angoisse et cet indiscutable besoin de survivre, jusqu'au bonheur possible.

POÉSIE
Hugues Corriveau

Tout près DE TOUT, DU CŒUR, des émotions les plus vives, de la peine comme de la force intérieure, oui si près de soi, dans une poésie si haute, si exigeante que, lecteur, nous voici en présence d'un grand livre.

La réconciliation

Ce récent recueil de Louise Dupré, dont j'ai extrait le titre de cet article, en est un d'une tendresse extrême, comme si nous étions là, dans la fleur même des mots, à l'écoute du texte fondamental (fondateur ?) de la poète, du tremblement d'âme qui s'agit sous les poèmes. Rares sont ces œuvres qui se livrent aussi lentement, avec la pensée et l'image, pour atteindre à l'essentiel. Ai-je besoin d'ajouter que j'ai trouvé en ce recueil la voix d'une poète accomplie, comme si avec ce *Tout près* Dupré avait atteint à sa propre vérité, sans éclat, sans artifice, avec cette pénétrante et seule nécessaire parole rigoureuse ; alors « [...] nous reprenons notre vrai visage, celui qui nous regarde droit dans les yeux en nous montrant l'ampleur de notre mélancolie » (« Poème, liberté », p. 91).

Ce recueil est écrit contre l'indicible chagrin, celui causé par toute mort tragique, contre le dépérissement du monde également, contre ce qui contrarie le bonheur. Et apparaît alors, comme en un autre livre de cette auteure, la figure de la chambre protectrice, mais vient aussi se dessiner la vigueur amoureuse du corps de l'autre qui, de sa main, réconcilie le corps avec lui-même, avec le bonheur d'être dans la vie totale, dans cette conscience aiguë d'exister entière, et chair, et femme. C'est alors que « [...] la mémoire range ses linéaux, le corps cède aux étés des jardins » (« Au centre du visage », p. 12).

Comme souvent chez Dupré, l'écriture se promène de l'intérieur à l'extérieur, transport symboliquement trouble, car à la fois désir et crainte devant les réelles cloisons, mais aussi les divers obstacles à l'épanouissement de soi. Rien d'autre peut-être que cette navigation entre

les données essentielles du bonheur, là tout près, et les aléas du malheur et de la mort. Franchir les seuils, aller au delà du doute pour l'accomplissement d'une paix exigée depuis les premiers mots, comme s'il s'agissait enfin de le nommer ce « [p]oème si nous arrivons au bout de l'abandon, avec le bégaiement presque heureux des êtres après l'abîme » (p. 16).

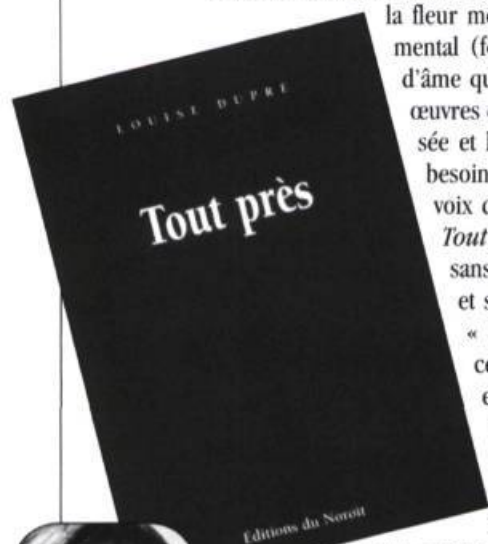
La mère est là, toujours dans sa parole, et les êtres de la famille, et les fantômes abolis. Morts ou vivants, chez Dupré, ce sont toutes et tous des êtres de paroles, « car il suffit parfois d'imaginer sa propre agonie pour que les motifs de mourir coïncident avec la vie » (p. 19). Recueil grave s'il en est, mais de cette gravité que la conscience du vivant redonne au jour et à la lumière. Ce recueil en apparence souffrant est avant tout un acte de foi en la vie, puisque « la vie vivra. Il y aura des gestes » (« Le jour dans son éternité », p. 33). Rien de plus fondamentales, donc, que ces proses lumineuses et profondes, que ces poèmes en vers libres des « Fenêtres ».

Plus rien ne tremblera. Je retrouverai ma voix nomade, cette petite goutte de voix qui émerge, certains matins bénis où la douceur de l'air nous laisse entrevoir que la mort n'a pas raison de tout. (p. 39)

Un recueil qui dit cette inquiétude du vivant, « les nuits d'extrême nuit » (« Les mains des gisants », p. 65), pour transgresser toute peur, pour parvenir à la vie du corps et du cœur, contre la terrifiante évidence de l'effondrement. Ce recueil donne en quelque sorte une leçon de courage, celui qui est le plus indiscutable, à savoir cette reconnaissance de la parole poétique, de son pouvoir occulte devant les bégues dialogues quotidiens. Au fond, tout au fond, mais si près, se propage l'angoisse parce que parfois « parler ne nous semble plus qu'un verbe exténué » (« Poème, liberté », p. 82). C'est contre cette déprime qu'est écrit ce recueil, pour que par-delà l'insoutenable tentation de l'échec surgisse la grâce.

Foisonnement

L'effervescence de l'écriture d'André Brochu ne cesse de me ravir. Il y a là jouissance dans la langue qui ne fait aucune concession à rien, à l'outrance rabelaisienne comme au plus grand lyrisme. Brochu a cette



Louise Dupré

force majeure de tout convier, de ne rien refuser, de ne rien se refuser. Il est proluxe. Imaginez ! Un recueil de poésie de plus de deux cents pages, pas toujours très aérées, avec de la prose, des vers libres, des mises en pages étranges et même (oh ! douleur !) un sonnet classique ! Et tout cela est joyeux comme tragique, va dans tous les sens, parce qu'au sens le plus immédiat ce recueil est strictement *inconcevable*.

Cette multiplicité des approches comme des propos, c'est la pertinence justement d'un tel recueil. Il se prend par tous les bouts, s'ouvre

où l'on veut, se lit dans l'ordre comme dans le désordre, et chaque fois on atteint au sens profond de cette incomparable vivacité, au cœur du vivant comme moteur d'écriture. On va partout, des trous noirs aux confins galactiques, comme aux nuits d'étrange conscience, on va de soi à l'autre, du milieu des mots à leur éclatement (avec éclat, avec brio, brillance). Les sous-titres sont ici des guides conséquents : « Moi toujours », « Mille yeux de biches roux », « Entre cœur et chair », « Divertissement », « Proses tranquilles » et « Appel aux uns ». Il y a là cette envie de parler avec largesse de l'inconcevable naissance humaine, de la difficile pronon-

ciation de l'origine. Si quête il y a ici, il me semble qu'elle se trouve dans cette tension des poèmes pour dire une certaine vérité entre la dépression du non-savoir et certains éclats de sens qui parfois affleurent à la surface du possible. Et pour ce faire, Brochu ne renonce pas à l'abject, aux glaires comme à la saleté. La beauté est fuyante et cachée sous le verrou de l'immonde où le monde se tapit : « [...] si vous y risquiez une langue timide, / elle goûte illico l'estomac retourné. » (« Pseudopodes », p. 165) Poèmes sonores, entraînés par les bruits de mots et de syllabes, par le chuchotement phonétique, entraînés dans le tourbillon musical des substantifs jusqu'à tomber d'épuisement dans le sens ou le non-sens. Œuvre courageuse, généreuse, tout en liesse. Puis, au détour, un fulgurant petit texte, complet et formidable : « Excès de nuit. Un seul / oiseau / cisaille la lumière. » (« Flanc d'aube », p. 96) Est-ce ainsi que les hommes écrivent quand ils questionnent l'univers ?

*Esprit étroit
imbu d'absolu,
l'astre te couche
en joue
parmi tous les prophètes
et tu te cambres,
appelant la défaite,
tu te voues au petit néant,
gaine de mort
où tes os secs tiendront
à l'étroit,
bien au fait
de l'ensemble des sorts.* (« Prophète », p. 169)

L'inconcevable

poèmes

André Brochu

3

Passer de sens en cette transitoire expérience de la vie, Brochu convoie à la fois la vérité et le plaisir à nourrir ses poèmes. Ainsi, rien n'est laissé non pas au hasard, mais à l'abandon. Cette œuvre ne cesse, de toute façon, de répéter inlassablement la connivence de la jouissance et de la douleur, concilie les extrêmes limites de l'expérience. Ici, nommer la vie qui fait de l'œil depuis le cosmos ou depuis le jour qui pointe, n'est-ce pas une même besogne ? Voici un homme qui vit, qui cherche à en comprendre un peu le pourquoi et le comment : cela le rapproche de *L'inconcevable*. Dieu, on le sait, ayant déserté le cosmos ou étant allé faire un tour ailleurs, ne reste plus au poète qu'à en réinventer les paramètres.

À peine un mot

Les sentiments premiers, de Jean Duval, ont une tout autre allure. L'économie de moyens est ici presque orientale. Ce recueil, dont les accents parfois évoquent le travail de Gilles Cyr, travaille sur le plan du plus simple, avec le moins d'éclats possibles, comme s'il s'agissait de ne rien déranger du monde autour de soi, tout en donnant à penser qu'il mérite d'être consigné. Déroutant petit livre, si tranquille, si peu bruyant qu'il frôle parfois une certaine forme d'énigme :

*Notre intrigue se fragmente
et nous y consentons*

*Je ne demande
qu'à survivre
au sein de l'innocence
car je connais l'émerveillement
que tu soulèves*

*Nous sommes deux
dans l'orage*
(« Territoires », p. 29)

La solitude trouve dans ce texte une expression d'urgence et de danger. Le poète tente d'accéder à la conscience non pas de l'autre, mais de sa proximité rassurante : « Tu me regardes me dévisages / pour toi j'existe / cela me rassure. » (p. 14) Dès lors, cette crainte fondamentale qui exige une présence trouble le moindre élan : « Avancer sur la terre/sans audace/est impensable. » (p. 18) Bien que le poète nous prévienne — « Percevoir l'inquiétude / un don que je n'ai pas » (p. 24) —, il faut se méfier. Écrit au « tu », ce recueil de l'intimité murmurée jusqu'à l'indiscrétion a su trouver un ton adéquat. Ni bruit ni fureur ici, mais le confidentiel accomplissement des « sentiments premiers ». Le couple ici en présence est d'une telle fragilité qu'on s'étonne de sa survie. Les derniers vers sont comme l'indice de ce danger : « S'il existe le sens / qu'il nous protège. » (« Territoires », p. 78)



André
Brochu



Jean
Duval